

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 12 (1924)

Heft: 179

Artikel: Examen de conscience

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il ne s'agissait de rien moins révolutionnaire que de la fondation d'une école ménagère, dont l'idée avait été mise à l'étude il y a sept ans, abandonnée en raison des difficultés de guerre, et reprise enfin par un Comité d'initiative uniquement féminin. Celui-ci avait d'abord recueilli des signatures pour une pétition adressée au Conseil municipal; puis, sur la demande de celui-ci, avait longuement et minutieusement préparé un budget, très détaillé, très pesé, prévoyant comme il convient de la part de ménagères expertes le minimum de dépenses pour le maximum de rendement. En effet, il était possible de profiter à très bon compte d'une installation, maintenant inutilisée, précédemment faite par l'Office du Travail pour un cours de chômeurs; une directrice admirablement qualifiée était trouvée, qui acceptait par dévouement pour l'œuvre un traitement très bas; et mieux encore, les subventions fédérale et cantonale étant assurées si l'école se créait, les débours de la commune de Moutier n'atteignaient au total que la somme de 2000 fr. Nous connaissons bien des communes qui seraient très heureuses pour 2000 fr. par an d'installer une école ménagère sur leur territoire! Mais tel ne fut pas l'avis des électeurs de l'Assemblée communale, auxquels furent soumis, et la demande et le budget, le 28 décembre dernier — et qui refusèrent l'un et l'autre tout crûment.

Il y eut, il est vrai, des circonstances atténuantes. La première, c'est qu'on était en période d'inondations, et qu'au beau milieu de la séance, les assistants furent avertis de la crue de la Birse, et que les débats furent de ce fait singulièrement écourtés. La seconde, c'est que la commune de Moutier se trouve dans une situation financière déplorable, qui ne lui permet pas d'ajouter à son budget la moindre dépense extraordinaire. Soit. Les femmes, d'ailleurs, se sont montrées belles joueuses, s'inclinant sans récriminer devant le verdict de la majorité, quelque forte que pût être pour beaucoup d'entre elles la déception. Cette attitude très digne, leurs adversaires n'eurent pas même le bon goût de s'en inspirer; et oubliant trop facilement qu'

à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,

ils triomphèrent de la façon, non seulement la moins glorieuse, mais aussi la moins spirituelle. N'avons-nous pas lu un compte-rendu de l'Assemblée, où il était question des « suffragettes », qui, prenant exemple sur Mrs. Pankhurst, veulent prouver leur énergie en créant à Moutier, à l'instar de ce qui se fait ailleurs... (lecteur, frémissez d'horreur, vous demandant de quel projet effarant ces énergumènes sont capables (Réd.)... une école ménagère. » (Apparemment, c'est une présomption insoutenable de la part de femmes auxquelles on répète, depuis le bonhomme Chrysale, que leur tâche est d'écumer le pot. (Réd.) « Mais, continue l'article précité, on sent qu'il manque à ces dames de l'expérience dans ces questions (évidemment les hommes ont bien davantage l'expérience de la tenue de ménage: cela est prouvé! (Réd.)... et elles savent aujourd'hui que les électeurs de Moutier se considèrent comme responsables de la bonne gestion de notre caisse et qu'ils ne pensent pas encore intéresser le sexe dit beau à nos affaires. » (Sans doute, cette caisse n'est pas aussi alimentée par les impôts payés par des femmes pour que les électeurs en parlent comme de leur propriété exclusive? (Réd.)

On ne sait trop si l'on doit se consterner de ce que notre terre de démocratie produise encore de pareils échantillons de sottise, ou bien hausser les épaules devant tant d'illogisme et de béate vanité. Regardons ailleurs pour nous consoler.

* * *

Voici, par exemple, d'après une lettre au *Times* de Mrs. Corbett Ashby, quelques détails sur le travail accompli durant les derniers six mois par les femmes agentes de police dans la zone d'occupation anglaise.

On sait peu ou on sait mal la besogne admirable, faite calmement et sans bruit, par ces femmes envoyées par le gouvernement anglais, et de concert d'autre part avec des agentes de police allemandes nommées tout spécialement. Il est évident qu'une région d'occupation ne peut être, hélas! un parangon de moralité publique, mais la situation était compliquée encore là du fait de la différence du change, qui faisait de tout Tommy anglais un millionnaire aux yeux des petites ouvrières ou paysannes allemandes chômant ou grelottant de faim...

Aussi l'immoralité se développait-elle à un degré désolant, tant pour les mères de famille allemandes qui voyaient sombrer leurs filles, que pour les anglaises qui se rendaient compte des dangers et des tentations auxquels leurs *lads* étaient exposés. Et de pair avec l'immoralité marchaient ses compagnes inévitables: les maladies vénériennes.

Un incident tout fortuit permit à Mrs. Corbett Ashby de se rendre compte de cette situation; et avec un courage souriant et une persévérante bonne grâce dont elle se garda bien de souffler mot dans sa lettre au *Times*, mais dont nous savons qu'elle eut besoin, elle remua le ciel et la terre pour atteindre les autorités compétentes anglaises, les renseigner, leur parler net à l'occasion — si bien qu'après une enquête officiellement menée, elle obtint l'envoi à Cologne de Commandant Mary Allen, chef du Corps auxiliaire de police féminine de Londres, (celle-là même que nous avons applaudie à Genève en automne) qui, d'accord avec les autorités militaires d'occupation et les autorités civiles allemandes, et de concert avec les Associations féministes allemandes, organisa un service d'agentes de police chargées de surveiller les rues et les cafés. Le changement fut prodigieux. L'aspect des rues devint tout autre, des asiles furent ouverts pour recueillir et abriter toutes les petites malheureuses venant chercher fortune (et de quelle façon!) dans la ville; les petits soldats acceptèrent joyeusement le contrôle des agentes dont ils apprécèrent bien vite la cordialité et la bienveillance; et les jeunes filles trouvèrent en elles un appui, des conseils, souvent par leur entremise du travail ou une situation honnête. Enfin, les statistiques des maladies vénériennes accusèrent une courbe descendante aussi significative que la courbe ascendante des mois précédents.

Et tout ceci fut l'œuvre de femmes, de « suffragettes », mais aussi de femmes électrices, que les gouvernements écoutent parce qu'elles représentent une valeur électorale. Aussi la leçon se dégage-t-elle avec une netteté parfaite de ces deux récits: quand les femmes votent, elles peuvent réaliser des merveilles d'assainissement moral, même là où la situation paraît la plus désespérée. Quand elles ne votent pas, on les ridiculise parce qu'elles demandent l'ouverture d'une école où l'on apprendra à leurs filles, comme disait Charlotte Brontë, « à cuire des pâtés pour que des hommes les mangent. »

* * *

En revanche, c'est une déception de constater, en étudiant la composition du nouveau ministère travailliste anglais, que, contrairement aux bruits qui avaient couru avec persistance, M. Ramsay MacDonald n'a confié aucun portefeuille à une femme, et que ce cabinet sera, comme ses prédécesseurs, exclusivement masculin. A moins que, pour graduer l'étape, des femmes n'accèdent à des postes de sous-secrétaires d'Etat? Car sauter d'un coup de la minorité politique complète d'avant 1918 à la participation directe au ministère... cela aurait été un bond trop beau pour être possible!

E. GR.

Examen de conscience

Parmi les avis de non renouvellement d'abonnements, qui arrivent nombreux ces jours sur notre table, s'en trouvait un dont la teneur vaut la peine d'une courte méditation. Emanant d'une Société féminine locale de la campagne romande, il nous donnait comme motif de ce désabonnement que « par suite de la fondation d'un groupe féministe dans la ville, la Société se désintéressait de la question et du journal ».

Sans doute, ces dames n'ont-elles vu là qu'une sage division du travail: aux féministes, le Mouvement; à elles, quoi? peu nous importe. Car ce qui nous a frappée surtout, et qui motive l'examen de conscience auquel nous procédons ici, c'est cette classification rigoureuse et exclusive de la part de femmes, qui ont pourtant à leur programme le travail social et féminin, l'entraide féminine, l'éducation mutuelle, l'amélioration des conditions d'existence tant morales que matérielles des femmes, et dont l'activité en a donné la preuve. Que le Mouvement soit féministe, suffragiste, c'est sa définition, sa raison d'être, son honneur, son drapeau; mais cela le rend-il

impossible et inacceptable à tout groupement féminin dont le programme ne va pas aussi loin que le sien? Est-il si spécialisé, si technique, si aride, qu'une Société de femmes préoccupées de questions féminines estime inutile de le recevoir, de le faire circuler parmi ses membres, d'en lire parfois à haute voix un article au cours d'une séance? Si tel devait être le cas, il aurait singulièrement manqué à la mission qu'il s'est donnée d'instruire les femmes, d'agrandir leur horizon, de les intéresser aux problèmes de l'heure, d'éveiller la conscience de leur responsabilité et de développer leur sentiment de solidarité; et c'est pourquoi, et malgré d'autres témoignages très encourageants reçus encore dernièrement, nous nous posons cette question avec un peu d'inquiétude. Car, selon nous, la vie c'est la complexité, la variété, la multiplicité des problèmes, alors que le dogmatisme, de quelque nature qu'il soit, c'est la mort.

Et si, quittant le côté qui nous touche directement de cette déclaration, nous nous plaçons sur le terrain plus large du développement féminin, cette Société de femmes qui se désintéresse du féminisme ne saurait nous réjouir beaucoup non plus! Non pas que nous ne reconnaissions parfaitement à chacun et à chacune le droit d'avoir des opinions carrément opposées aux nôtres sur ce point; mais parce que nous savons, par expérience maintenant longue, que tous les problèmes d'ordre féminin touchent au féminisme et y ramènent fatalement; qu'il est impossible de se préoccuper du sort de la femme, heureuse ou malheureuse, riche ou pauvre, mère de famille ou célibataire, citadine ou campagnarde, professionnelle ou femme d'intérieur; qu'il est impossible de se soucier du sort de l'enfant, d'éducation, d'hygiène, de protection infantile — sans entrer en plein dans les voies du féminisme. Alors cette Société féminine qui s'en désintéresse: que va-t-elle faire? quelle sera son activité? qu'apportera-t-elle à ses membres? Et encore une fois, quels manquements devons-nous constater chez nous, dans notre journal, pour n'avoir pas pu y faire éclater davantage cette vérité aux yeux d'abonnées de plusieurs années?...

LA RÉDACTION.

LETTRÉ D'ALLEMAGNE

Le renvoi de femmes fonctionnaires

La position des femmes dans les services publics — femmes fonctionnaires de toute catégorie et de tout grade — est actuellement sérieusement menacée par la tendance générale de diminuer le personnel de tous les Départements, tendance qui a

trouvé son expression officielle dans un des récents décrets du gouvernement du Reich. Pour d'impérieux motifs d'économie, la réduction de la nombreuse armée de fonctionnaires de notre Etat bureaucratique remplaçant l'ancien Etat militariste est devenue absolument indispensable, et sera réalisée malgré les protestations des organisations et syndicats professionnels les plus importants: instituteurs, fonctionnaires de l'administration, postiers, etc. Le plan général est de renvoyer tout de suite 25 % du nombre actuel de fonctionnaires, 5 % en février, 5 % en mars, 5 % en avril, le terme de renvoi du dernier pourcentage sacrifié de 10 % n'étant pas encore fixé.

Le Décret stipule bien que toute dureté inutile doit être évitée; que les congés doivent être donnés de préférence dans la génération de fonctionnaires la plus âgée, puis dans la plus jeune, qui n'a pas encore atteint le nombre d'années nécessaire pour être titulaire des différents postes occupés par elle; et que, en règle générale, ceux qui sont soutiens de famille, qu'ils soient mariés ou non, doivent être épargnés. D'un autre côté, tous ceux qui peuvent être entretenus par le gain d'un membre de la famille (mari ou parent) et ceux qui sont fort illogiquement désignés comme « gagnant double gain » doivent être renvoyés en premier lieu.

Il saute aux yeux de ce qui précède que ce seront les femmes fonctionnaires qui seront en premier lieu les victimes de ces mesures qui sont directement dirigées contre elles. Bien qu'aucune mention explicite ne soit faite de leur cas dans le Décret (qui stipule au contraire que c'est sur la base de la capacité que seront faits les choix des fonctionnaires qui garderont leur poste); bien que les femmes aient prouvé leurs capacités dans tous les domaines; bien que, ni la Constitution du Reich, ni celles des Etats confédérés ne fassent de différence entre les hommes et les femmes fonctionnaires — les motifs indiqués plus haut, et complaisamment appelés « motifs sociaux », seront invoqués immédiatement contre les femmes. Contre les nombreuses femmes, qui n'ont pu que depuis la date de la Révolution entrer dans l'administration, et par conséquent n'ont pas eu le temps d'accomplir les années de service nécessaires pour être nommées titulaires; contre les femmes fonctionnaires mariées, dont les maris gagnent de leur côté; et contre les femmes célibataires qui ne sont pas soutenues de famille. Si bien que nous nous trouvons en face de cette déconcertante absurdité que, dans un cas les femmes seront surtout atteintes parce qu'elles sont mariées, et dans un autre cas parce qu'elles ne le sont pas!

Il semble peu probable que les organisations et syndicats professionnels de fonctionnaires que, conformément au Décret, le pouvoir exécutif devra consulter sur l'application des déci-

VARIÉTÉ

Un salon littéraire d'autrefois

Souvent, dans tel cercle intime de province, devant telles habitudes, telles figures, tels costumes, nous pensons: « Un musée, un vrai musée vivant! » C'est là ce que me disait une amie en sortant d'une visite au salon de M^{lle} Real, boulevard Saint-Germain, à Paris, l'an passé: « Un salon littéraire d'autrefois! Oui, mais bien actuel, bien vivant. »

L'aimable octogénaire est une petite vieille, qui ne paraît pas plus de la soixantaine, si vive, avec son timbre de voix de jeune fille, ses yeux animés, ses gestes expressifs et distingués. Une grande dame mise comme une pauvre — car pour elle les choses n'ont de valeur que marquées au coin de la personnalité humaine, et comme rétrospectivement, par le recul du temps. Depuis soixante-dix-sept ans qu'elle occupe le même appartement — un vrai capharnaüm! faute de temps pour mettre de l'ordre! — elle a accumulé là des souvenirs, des reliques de tous genres, meubles ou Gobelins, tableaux de prix, manuscrits ou livres rares, et de tout le plus merveilleux est sa prodigieuse mémoire de femme de lettres, d'artiste et de femme de cœur. Une féministe? Louise Read rougirait du mot, sans se douter combien elle a réalisé la chose et fait une œuvre de valeur, toute menue et toute modeste qu'elle est. Elle a travaillé professionnellement, à une époque où le travail féminin était une audace: elle fut pendant un demi-siècle ou presque correctrice chez Lemerre. Elle a grandement contribué à la gloire de Barbey d'Aurevilly et de M^{me} Ackermann, sans parler des innom-

brables jeunes qu'elle a aidés de ses relations, de ses conseils, de ses démarches et de ses modestes économies.

Fille d'un bibliophile célèbre, Louise Read, très affectée de la mort de son jeune frère Henri-Charles, poète enlevé à l'âge de 19 ans, agit avec une belle énergie pour éditer l'œuvre posthume du « petit », se mit en relation avec les maîtres de l'heure, Coppée et d'Aurevilly. De fine culture, d'une réelle beauté — quoi qu'en disent Maurice et Eugénie de Guérin — la « dame au chignon d'or » plut aux vieux maîtres et entra peu à peu dans leur intimité. Elle fut au vieux critique, célibataire asexué, la fille dévoteuse qui veille à son bien-être, à sa santé, la fille spirituelle qui édite les inédits, remue ciel et terre pour élargir la renommée et grandir la gloire: voilà presque trente ans qu'elle travaille à mettre à sa juste place le grand critique, le romancier trop peu connu, le poète que fut cet étrange Barbey d'Aurevilly, qui traversa la vie sous un masque de dandy et qui était un grand sincère. C'est elle qui édita une soixantaine de volumes, entre autres cette mine immensément riche de valeur littéraire, intitulée *Œuvres et les Hommes*, (1851-1922) et qui éclipsa les *Lundis*... On lui doit l'édition des œuvres complètes aussi de M^{me} Ackermann, et notamment la préface des *Pensées d'une solitaire*, les *Pensées du soir* de la baronne de Knerr et quelques jolis articles de revues, sans parler d'innombrables interviews....

Tous les dimanches, de 15 à 20 heures, un défilé ininterrompu ascende les quatre étages de sa maison. La même vieille bonne est toujours à la porte, maussade et hostile; la même hôtesse est là, sémiillante, accueillant chacun, puis reconduisant jusqu'à la porte chaque visiteur. Seuls, les chats ont changé, à dix-sept ans d'inter-